

JEAN-PIERRE
RAFFARIN

**Je marcherai
toujours
à l'affectif**

SOUVENIRS

Flammarion

Extrait de la publication



JEAN-PIERRE RAFFARIN

Je marcherai toujours à l'affectif

Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy, François Mitterrand, Valéry Giscard d'Estaing, Édouard Balladur, François Fillon... Jean-Pierre Raffarin les a tous côtoyés, tous observés.

Revenant pour la première fois sur son itinéraire, le Poitevin dévoile les secrets de sa vie à Matignon, raconte sa relation privilégiée avec Jacques Chirac, revendique ses Raffarinades. Il dresse les portraits savoureux des ténors de la droite, croquant sans flatterie les grands fauves croisés sur son chemin.

Figure politique qui s'est toujours refusée à la violence ambitieuse et aux reniements intéressés, l'ancien Premier ministre se fait le champion d'une droite sociale et chaleureuse. Ami de la Chine, il plaide pour l'ouverture au monde, nous livrant l'analyse d'un babyboomer sur une génération qui a façonné notre société et que l'auteur a traversée avec gourmandise et lucidité. En humaniste, il rêve d'une France apaisée, à l'optimisme ragaillardi.

Jean-Pierre Raffarin nous raconte avec bonheur les grands moments et les petites phrases qui ont marqué ces dernières décennies politiques, livrant une histoire inédite de la V^e République.

Jean-Pierre Raffarin est né le 3 août 1948 à Poitiers. Son parcours alterne entre l'entreprise et la vie publique. En décembre 1988, il est élu président du conseil régional de Poitou-Charentes : il est alors le plus jeune président de région de France. En 1989, il devient député européen. Ministre des PME, du Commerce et de l'Artisanat dans les gouvernements d'Alain Juppé de mai 1995 à juin 1997, il est élu sénateur de la Vienne en septembre 1995, réélu trois fois depuis. De mai 2002 à mai 2005, Jean-Pierre Raffarin est Premier ministre. Il est actuellement vice-président du Sénat.

Flammarion

Extrait de la publication

Je marcherai toujours à l'affectif

Jean-Pierre Raffarin

Je marcherai toujours à l'affectif

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-5284-4

À Martin et Rose.

« Ayez le courage d'écouter
votre cœur et votre intuition. »

Steve Jobs, Université de Stanford,
juin 2005.

PROLOGUE

Le 13 juillet 2011, nous sommes aux Baux-de-Provence, chez Jean-André Charial, qui règne sur l'Oustau de Baumanière, table magnifique, refuge somptueux.

Il y a vingt-trois ans, j'étais venu ici, parmi les cigales et les saveurs provençales, fêter en famille mes 40 ans.

Demain, le 14 juillet, nos amis Anne et Axel Poniatowski, député-maire de l'Isle-Adam, célèbrent le mariage de leur fille Margot au milieu des superbes vignes du Mas de la Dame. Nous sommes venus prendre part au bonheur des mariés et partager la joie, profonde, de nos amis.

Tout est donc doux ce soir-là. Nous nous installons sous la tonnelle. Le patron s'approche amicalement pour nous souhaiter la bienvenue et nous proposer un verre. Je m'entends lui répondre :

- Je prendrai volontiers un verre de rosé.
- Celui-là, vous le méritez bien !
- Et pourquoi donc ?
- Parce que vous êtes directement à l'origine du nom de notre production Maison !

JE MARCHERAI TOUJOURS À L'AFFECTIF

Et Jean-André Charial me plante la scène.

Un soir de 2003, le journal de 20 heures fait le portrait du Premier ministre qui se bat à Paris pour « sa » réforme de la décentralisation. Les mots sortent à la mitraille : terroir, convivialité, enracinement, responsabilité, province, local, initiative, contacts humains, etc.

Devant la télévision, au cœur de la belle Provence, caché dans les Alpilles, un homme m'observe attentivement. Il ne me connaît pas, mais il est passionné par la chose publique et s'intéresse à l'expression humaine. Face à Jean-André, c'est le dessinateur Georges Wolinski qui vient écouter le printemps frémir en Provence. Il m'observe avec la même perspicacité que celle qui lui vient quand il dessine la société, ses ridicules et ses mouvements. Tout à coup, il lâche :

— Raffarin, il marche à l'affectif !

Le mot voyage entre nos deux gourmets et rencontre une recherche des gens de Baumanière qui ne savent comment nommer leur cuvée Maison. Ce sera « L'Affectif ».

Quand Jean-André Charial me racontera cette histoire, je suis moi-même à la recherche du titre du livre que je suis en train de rédiger.

Le titre est trouvé !

Ma génération est celle de l'affectif. Génération de l'après-guerre, vive, ouverte et libre. Cette génération a placé le lien humain comme ligne de son parcours.

Dans mon propre itinéraire, au sein de cette génération, j'ai participé au combat de l'affectif face au

PROLOGUE

cynisme. J'ai souvent mesuré aussi la distance entre la sincérité et l'efficacité.

Cette force générationnelle est toujours en moi.

Et je continue à me battre, car cette génération chanceuse et sentimentale doit aujourd'hui accomplir sa dernière mutation : transmettre aux plus jeunes ce bonheur de vivre dont elle a profité.

MES ORIGINES PAYSANNES

Mes grands-parents sont nés avant 1900 et mes petits-enfants, Martin et Rose, après 2000. J'ai vu le jour en 1948 et j'avais 54 ans quand j'ai été nommé Premier ministre d'un pays à qui il fallait redonner confiance.

Aujourd'hui, je tente de rassurer mes compatriotes qui s'inquiètent du basculement des forces en présence. Les États-Unis vacillent, la Chine s'affirme. Mais si mon désir de découvrir et mon besoin de comprendre me poussent vers le vaste monde du XXI^e siècle, mes origines restent régionales et paysannes, comme celles de beaucoup de Français de ma génération.

Le côté Michaud, Sauzé-Vaussais (Deux-Sèvres)

Sauzé-Vaussais est le berceau de la famille maternelle. Cela se trouve dans les Deux-Sèvres, au cœur de la région Poitou-Charentes, à égale distance de Niort, de Poitiers et d'Angoulême. Entre les deux guerres, c'est un petit bourg rural, qui compte à peine 2 000 habitants. Le marché hebdomadaire attire les chalands des environs et assure une certaine prospérité aux négociants qui y résident.

JE MARCHERAI TOUJOURS À L'AFFECTIF

Marcel Michaud, mon grand-père, est un commerçant enjoué et florissant. Il est grossiste en vin, comme l'était avant lui son père. Il charge les barriques à l'arrière de sa camionnette pour livrer les bistrot, nombreux à l'époque, et faire la tournée des marchés des environs. Ses affaires sont prospères. Très entreprenant, il connaît sa clientèle, sait ce qu'il faut lui vendre et à quel prix. Au sein d'une population de laboureurs et d'éleveurs qui travaillent dur, la consommation de vin est signe de force, souvent la quantité prime sur la qualité. À côté des vins de soif qui arrosent chaque repas, quelques « vins vieux » tentent d'élever le niveau. Ces bonnes bouteilles s'empoussièrent des années durant à fond de cave, pour n'apparaître sur les tables familiales qu'aux grandes occasions. L'approvisionnement vient souvent du sud de la France et aussi d'Algérie. Il est encore loin le temps où le Poitou soignera ses vignes comme il faut et développera une viticulture qui a su se faire respecter.

L'état civil a beau le prénommer Pierre, tout le monde l'appelle Marcel. Marcel fait la guerre de 14. Il en sort marqué et évoque souvent cette période douloureuse. Sur le buffet de la cuisine, une photo le représente en simple soldat.

Le grand-père Michaud est un bon vivant. Il chante, joue du violon, raconte des histoires et adore la compagnie des enfants. Je garderai avec lui un lien profond.

En politique, il reste sur son quant-à-soi, comme souvent les commerçants qui se réfugient dans une neutralité accommodante. Il a la gouaille moqueuse et le lazzi facile. Il se tient à l'écart de la vie locale, ne se présente pas aux élections. S'il lui venait l'idée de s'intéresser à tout cela, il serait plutôt proche du Parti radical de l'entre-deux-guerres, en phase avec ces terres paysannes assez à gauche. Pourtant, ce radical n'a rien d'un anticlérical. Croyant, il accomplit le

MES ORIGINES PAYSANNES

pèlerinage à Lourdes, important rituel très encouragé alors par l'Église.

Renée, ma mère, naît en 1917, au cœur de la Grande Guerre. Elle n'a que 10 ans quand sa mère à elle, âgée de 39 ans, fait un infarctus et décède trois jours plus tard, sans avoir repris conscience. Fille unique, Renée rejoint le pensionnat religieux à Chef-Boutonne, à une dizaine de kilomètres de Sauzé-Vaussais. Éloignement des siens, dureté de la discipline, rigueur des temps, elle garde un souvenir marqué de ces années de collège que Fleur, ma fille, rassemble en parlant des années d'orphelinat de sa grand-mère. Les élèves ne regagnent le domicile familial qu'une fois par trimestre. Les voitures personnelles comme les transports en commun sont rarissimes. On fait souvent la route à pied.

Ce sont les Noël's avec l'orange en cadeau et les interminables vacances d'été qui se prolongent à l'automne afin que les enfants des campagnes puissent prêter la main pour les moissons d'août, puis pour les vendanges de septembre.

Malgré, ou à cause de, ces débuts tourmentés, ma mère se forge un caractère et un tempérament. Une capacité à voir le bon côté des choses, une sorte de facilité à surmonter les difficultés. Même si elle vit à distance, Renée reste proche de son père, veuf puis remarié avec Gisèle.

De l'autre côté des entrepôts Michaud, la tante Anaïs tient un restaurant où Renée trouve souvent refuge. La sœur cadette de Marcel est devenue une deuxième mère pour Renée. Mariée à un entrepreneur, tante Tribot régale sa clientèle comme elle tient table et cœur ouverts pour sa jeune nièce.

La notion de famille est alors extensive, plus proche d'une logique de clan où s'animent des proximités de

JE MARCHERAI TOUJOURS À L'AFFECTIF

circonstance et des familiarités de hasard, loin des systèmes actuels où le noyau du couple parental fait loi, que ce couple soit initial ou recomposé. Et pour Renée, tante Tribot fait office de mamie gâteau et de voisine chez qui l'on va chercher soutien et écoute, juste de l'autre côté de la rue.

Le côté Raffarin, Vouzailles (Vienne)

Au nord-ouest de Poitiers, la grande plaine du Mirebalais étend sa monotonie plate, tout juste troublée par de rares collines qui jamais ne parviendront à en faire un paysage ondulant à la Toscane.

Lors des batailles d'antan, cette horizontalité morne était très recherchée. Les chefs de guerre trouvaient là l'espace idéal pour les évolutions de leurs soldats. La vastitude sans obstacle ni accident de terrain permettait les charges de cavalerie, les ahanements des fantassins et les corps-à-corps sanglants. C'est précisément là, à quelque trente kilomètres du lieu que les livres d'histoire ont retenu, que Charles Martel arrêta les Arabes en 732.

Entre Mirebeau et Neuville-de-Poitou, Vouzailles est un petit bourg paisible qui a atteint son apogée au milieu du XIX^e siècle avec 800 habitants et qui aujourd'hui en compte à peine 500.

Alfred Raffarin, mon grand-père paternel, va y dérouler une existence rude et bien organisée. Comme Marcel, Alfred est un de ces poilus qui monte au front pour défendre une nation qui lui paraît bien lointaine et presque irréelle, vue de sa campagne poitevine. Joueur de piston, il lui revient de sonner la charge, mais la musique ne lui permet pas pour autant d'échapper au trauma de cette épreuve vécue au creux des tranchées, loin du confort des états-majors.

MES ORIGINES PAYSANNES

De retour à Vouzailles, Alfred reprend la ferme familiale. Une petite maison de briques, une étable, un hangar attenant, et une vingtaine d'hectares. Question superficie, Alfred est un moyen parmi les petits. Des années 1920 jusqu'à sa retraite dans les années 1960, il est exploitant agricole. Il fait de la polyculture vivrière, des légumes, des céréales, de l'élevage extensif, de la vache laitière, du porc, de la volaille. Sa famille avait été ruinée par le phylloxéra.

Longtemps, Alfred laboure avec un cheval puis un mulet. Il ne vient au tracteur que tardivement, la machine n'est pas dans ses moyens. Il est attaché à ce que les traditions perdurent, que le progrès s'impose sans rien bouleverser. Au retour des champs, il s'attable sans un mot, se fait servir par sa femme et commence par manger sa soupe, dans un silence religieux. On n'entend que le bruit de la cuillère qui cogne contre les bords de l'assiette. Puis, apaisé à défaut d'être encore rassasié, il relève le nez, détaille la compagnie et daigne enfin adresser la parole à l'assemblée qui a sagement attendu que le rituel s'accomplisse.

C'est une famille, et une époque, où l'on est extrêmement économe. S'il ne finit pas son vin avec le fromage, Alfred ne jette pas la boisson dans l'évier, avant de rincer le récipient à l'eau claire. Il pose cérémonieusement le verre sur la tablette haute du buffet, afin de pouvoir le retrouver pour le repas suivant.

La nature, la météo et les saisons commandent. Les bêtes sont l'objet de tous les soins, de toutes les attentions. Une vache qui vêle et c'est fête.

Quand il faut faire venir le vétérinaire pour l'une des laitières, l'angoisse gagne la petite communauté. Et si une poule se fait écraser en traversant la route en contrebas, cela prend vite des allures de drame. Son métier et

JE MARCHERAI TOUJOURS À L'AFFECTIF

la vie dans ce petit village enferment Alfred dans une ruralité sans grande ouverture. À l'inverse de Marcel, le commerçant, qui voit du monde, voyage de foire en foire et tient table ouverte, Alfred est replié sur ses terres, sa famille, son quotidien.

Borné par l'immuable et limité par le répétitif, Alfred est pourtant très intelligent. Organisé et sévère, cet honnête homme a un peu l'allure et l'attitude qu'on prête aux pasteurs protestants. Il se tient droit et garde ses distances vis-à-vis des plaisirs et des excès. Il détaille ses semblables, perçant à jour les faiblesses humaines pour lesquelles il s'interdit toute compassion.

Dans le Mirebalais, la terre vote plutôt à gauche. Alfred se sent d'abord proche des radicaux-socialistes, puis il glisse vers les indépendants et paysans. Très anticlérical, il renâcle à entrer à l'église. Il s'en dispense même pour les mariages, les enterrements ou les communions solennelles qui voient l'ensemble des villageois déroger à leurs convictions pour se joindre à la liesse ou à la tristesse générale. Lors des repas du dimanche, il recherche l'affrontement avec son gendre Abel, l'époux de sa fille Réjane, vrai paysan de droite et croyant convaincu, qui ne s'en laisse pas compter et n'en rabat pas plus que son beau-père. Plus tard, il sera pour moi un fidèle supporter.

Trente ans durant, Alfred est adjoint au maire de Vouzailles. Il prend très au sérieux sa fonction, un peu comme ces instituteurs d'alors qui se sentent investis d'une responsabilité immense envers la petite communauté alentour et à qui il importe de transmettre savoir, valeurs et notion de progrès.

Ma grand-mère paternelle se prénomme Émilienne. Alfred se rengorge d'avoir ravi la «plus belle fille de Maillé» à ses prétendants de la commune voisine. Ils se marient avant la guerre de 14 et «Milienne» s'avère une

MES ORIGINES PAYSANNES

épouse dévouée et une mère extrêmement attachée à son fils préféré, Jean, mon père.

Rude à la tâche, tenant son intérieur au mieux, Milienne n'est pas du genre à ruer dans les brancards. Soumise à son mari, elle se tient en retrait, conforme en cela à ce que l'époque exige des femmes, ne les supportant que discrètes et recluses, cuisinières et ménagères.

Septembre à Vouzailles

J'ai peu de souvenirs de Sauzé-Vaussais. Dans les années 1950, quand je suis enfant, nous nous y rendons rarement. Ce n'est pas la porte à côté et puis, surtout, nous n'y comptons plus que de la famille éloignée. Car Marcel, le grand-père maternel, et tante Tribot vivent avec nous. Retraités, ils ont vendu négoce et restaurant. Abandonnant les Deux-Sèvres, ils ont rallié Poitiers. Le grand-père habite une maison à deux pas du lycée de Poitiers et tante Tribot vit avec nous à Chasseneuil. La grande maison de Bonnillet, à partir des années 1960, est particulièrement adaptée à la solidarité entre générations.

La légende familiale – qui ne ment jamais – veut que le petit dernier que je suis, soit le chouchou de tante Tribot, ce qui me vaudra mon premier argent de poche.

Par contre, Vouzailles est un lieu important. L'emploi du temps des vacances d'été est réglé comme du papier à musique. En juillet et août, les bains de mer se prennent à Châtellaillon. En septembre, la fratrie rejoint le berceau paternel dans le Mirebalais et les grands-parents prennent le relais des parents requis par leurs occupations.

Sous l'œil scrupuleux et soupçonneux d'Alfred, il faut mener la quinzaine de vaches aux champs, puis les ramener en donnant de la voix et du bâton pour que Rosalie

JE MARCHERAI TOUJOURS À L'AFFECTIF

ou Normande filent droit et évitent de musarder en bord de sentier. Ces lourdes dames se dandinent dans un ordre inchangé, selon un protocole qui ne déparerait pas dans les palais de la République.

Le boucher et le boulanger scandent les matinées de leur klaxon, annonçant l'arrêt de leur fourgonnette en bord de route et qu'il est temps d'«aller aux commissions». Sous l'auvent déployé, ils font un brin de causette, tout en débitant quelques steaks ou en posant le pain de quatre livres dans les bras en coupelle du garçonnet en culottes courtes.

Pour rejoindre le village, la route monte à partir de la pompe municipale et paraît interminable aux mollets de coq. On laisse derrière soi quelques fermes voisines. Puis, sur la droite, c'est l'école primaire, où mon père obtiendra son certificat d'études et où je subirai quelques dictées pendant les vacances.

Il y a sur la droite le cimetière où aujourd'hui reposent mes grands-parents. Un pigeonnier s'élève à l'écart des tombes et les roucoulements de ses résidents agrémentent le calme champêtre de l'endroit.

À l'angle de la place, flamboie alors un café que ma grand-mère disait mal famé, un de ces lieux de mauvaise vie qui valent interdit et stimule les curiosités enfantines.

Sur la place du village, le monument aux morts. Le 11 novembre nous y ramène. En tenue du dimanche, cheveux bien peignés et raie au cordeau, la solennité du dispositif nous prend par surprise, injectant une gravité imprévue dans nos enfantillages. Les drapeaux aux franges mordorées pendent mollement, portés par les anciens résistants. La sonnerie aux morts monte dans la fraîcheur du matin. Puis vient la litanie des noms proclamés : Marcireau, Robert, mort pour la France, Bonnard, Maurice, mort pour la France, etc. Il y a cette surprise

TABLE

<i>Prologue</i>	9
1. Mes origines paysannes	13
2. Mes père et mère	23
3. Par temps de guerre	29
4. Né après-guerre	35
5. Un père en politique	47
6. La laiterie	65
7. Fou de sport	75
8. Le temps des copains	85
9. Prépas 68	93
10. Une jeunesse studieuse et festive	105
11. Stagiaire des trente glorieuses	119
12. Jeune giscardien	129
13. Au cabinet Stoléru	153
14. Pourquoi Giscard a été battu en 81	161
15. L'après-81	171
16. Le bonheur régional	181
17. De Giscard à Chirac	189
18. Saint-Honoré	201
19. 1997-2000. Avant Matignon	277
20. Premières à Matignon	237
21. Les retraites	277
22. La canicule	291
23. Paix aux mondes de bonne volonté	301
24. Mes ministres	311
25. La philosophie de ma politique	337
26. Une communication offensive	349
27. Le temps de partir	357
28. La chine en approche	369
29. Les contrastes d'un quinquennat	381
<i>Épilogue</i>	393
<i>Remerciements</i>	395

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° édition : L.01ELKN000344.N001
Dépôt légal : février 2012